

*Thierry Beinstingel*

*La sauvagerie du langage à l'œuvre*

Dix ans séparent mon premier roman *Central* du dernier paru septembre 2010, *Retour aux mots sauvages*.

*Central* puisait abondamment dans les débuts de ma vie professionnelle, cadre dans une grande entreprise de télécommunications, qualification d'ailleurs que je n'ai cessé d'indiquer dans la rubrique présentation de l'auteur en quatrième de couverture des livres qui ont suivis. Mais le mot « roman » qui s'affichait sur la couverture n'était pas qu'une manière d'habiller une sorte de documentaire. A reconstituer les trajets, à traquer dans le détail les anecdotes, un narrateur était apparu, un personnage principal qui n'avait rien à voir avec ce que j'avais vécu : une histoire nouvelle s'était constituée, à contre courant du vieil adage qui veut que la réalité dépasse la fiction.

*Retour aux mots sauvages* s'inspire également du même univers. En dix ans, j'ai connu d'autres lieux, d'autres évolutions, des collègues nouveaux et j'ai changé plusieurs fois de métier. Mais la même sensation de me lancer dans un roman a présidé à *Retour aux mots sauvages*, d'une manière plus spectaculaire encore : des personnages, une intrigue mais toujours la même volonté de restituer l'évolution récente de ma grande entreprise.

Entre ces deux publications, bien des changements fondamentaux et structurels ont eu lieu dans le monde économique global. Je ne dresserai pas le constat de tout ce qui a évolué depuis dix ans, ce n'est d'ailleurs ni le sujet de *Central*, ni de *Retour aux mots sauvages* qui sont plutôt des instantanés, des photographies d'une grande entreprise et de ses modes de fonctionnements à un moment donné. Je donnerai juste une image qui résume ces changements : en 2005, j'ai eu l'occasion de retourner au central téléphonique, lieu de mon premier livre. L'image qui me reste en mémoire, c'est un cimetière de chaises usées réunies au centre d'une immense salle vide. La trentaine d'employés qui y œuvrait de mon temps s'était réduite à moins d'une dizaine et seuls subsistaient des sièges dépareillés aux revêtements déchirés, avec des dossiers cassés, des roulettes manquantes, des accoudoirs pour manchots. C'était une sorte d'ossuaire qui portait les empreintes des salariés partis et on pouvait d'un seul coup d'œil mesurer la désaffection dans laquelle le monde du travail laisse s'amenuiser ses propres symboles tandis que, paradoxalement, jamais la chance de posséder un travail n'a été autant placée sur un piédestal.

Je voudrais faire sentir, à travers ce cliché, combien le marasme économique demeure constant à ma vue. On s'étonne parfois que je ne présente qu'une vision dépressive de l'entreprise dans mes écrits, mais elle n'est pas volontaire, elle n'est que le reflet de ce que je remarque autour de moi.

Toutefois, ce n'est pas cette volonté de témoignage d'un mode qui se délite qui me fait prendre la plume mais surtout les notions de langue et de travail, liés ensemble. Il y a, dans ces deux représentations abstraites, la même étendue capable de traverser l'ensemble du champ social. Les deux s'inscrivent pareillement dans l'emphase et dans l'affectif. Par exemple, nous parlons de l'amour de la langue comme de l'amour du travail.

De la même manière, le travail et le langage peuvent devenir manipulateurs, totalitaires. Et comme pour le travail, cette hégémonie de la langue s'accomplit dans une douceur relative, à notre insu et même avec notre complicité. La langue du travail utilise notre propre langue maternelle, les mots anodins que nous utilisons tous les jours sont agencés de telle manière qu'ils asservissent la phrase, le paragraphe, l'idée, le sens au profit d'une entité mouvante et indéfinie, d'un intérêt collectif, d'une entreprise. Et nous sommes les serviteurs d'une telle subversion de la langue parce que nous tenons à rester dans le groupe, dans la communauté, l'entreprise. Or, la langue d'entreprise ne réunit pas les caractéristiques de notre langue maternelle, cette capacité destinée à faire communiquer le plus grand nombre. La langue d'entreprise trie, hiérarchise : on ne s'adresse pas à un cadre comme à un ouvrier, c'est sans doute aussi vrai pour la langue commune soumise à de pareilles inégalités mais dans le cas de l'entreprise, la main mise sur le langage est plus facilement décelable – et donc contestable ! C'est ce que j'essaie de démontrer dans mes livres. Or, depuis *Central*, il n'y a eu aucun signe de ralentissement de ce phénomène de main mise de l'entreprise sur le langage. Bien au contraire. Et mon entreprise a été tristement en première ligne pour s'apercevoir des ravages de son discours élaboré à l'usage des téléopérateurs. Minutieusement rédigé jusqu'aux formules de politesse, les téléopérateurs n'ont d'autre choix que de servir ce langage qui ne leur appartient pas à longueur de journée. Cette schizophrénie en conduira plusieurs dizaines au suicide. Bien sûr, on le sait, les causes de ces drames personnels sont multiples mais fallait-il ajouter à la fatigue liée aux cadences d'appels, le désintérêt répétitif d'un langage pensé par d'autres ? Ainsi *Retour aux mots sauvages* possède en son titre toute la puissance de la langue, capable d'une brutalité qui mène au pire.

Je suis surpris du faible nombre de réactions que ces conflits linguistiques suscitent jusqu'à présent parmi le monde littéraire. Or, dans cette perspective où l'entreprise tente une main mise sur le langage, le roman et la fiction représentent sans doute la seule issue possible. Assurément, le roman propose une des formes les plus indépendantes et les plus abouties où la langue maternelle est la mieux honorée. Outre la capacité de la langue à exprimer toute chose, la liberté que lui donne le roman est essentielle. En écrivant sur l'entreprise, on démasque les prétentions totalitaires inhérentes à toute organisation, on ne rend pas seulement service aux salariés qui y travaillent à titre individuel mais on rend service aux intérêts collectifs de l'entreprise, au monde économique, donc aux nouvelles formes de travail qui restent à créer.

Thierry Beinstingel, le 04/02/2012